

## *Avant-propos*

De jeunes Grecs, venus de Phocée, en Turquie, fondent Marseille...

« Ils fondèrent Massalia entre les Ligures et les sauvages populations gauloises... Marseille florissait par la renommée de ses exploits, par ses richesses, par sa puissance toujours croissante, lorsque les peuples voisins se liguèrent tout à coup pour la détruire...

D'un accord unanime, ils prennent pour chef Catamand[r]os, un des petits rois de ce pays, qui assiégeait la ville avec une nombreuse armée de soldats d'élite, lorsque, dans son sommeil, une femme d'une figure menaçante, qui disait être une déesse, l'épouvanta, et lui fit faire la paix avec les Marseillais : il demanda à entrer dans leurs murs pour y adorer leurs dieux... »

S'il faut en croire Justin (XLIII, 4-5) cet épouvantement de Catamandros eut lieu dans l'année même qui vit les Gaulois prendre Rome.

C'est là tout ce que nous savons d'une guerre de libération nationale !

Ce fragment rapporté par Justin vient de Trogue Pompée, un Gaulois romanisé, né en Vaucluse.

Troge aurait-il eu connaissance de chroniques massaliotes irrémédiablement perdues depuis ? Ou a-t-il rapporté la tradition orale répandue en Provence de son temps ? À moins qu'il ait, ainsi que cela se pratiquait, dormi à l'abri d'un temple où reposaient les cendres des ancêtres ; et que ceux-ci lui aient parlé durant son sommeil. C'est cette dernière pratique qui fut la mienne pour raconter à nouveau ces aventures... L'incubation oraculaire, vous n'y croyez pas ? Bah !... Ce qui importe, c'est l'histoire que l'on raconte,

l'histoire d'Anbicos et de ses fils, l'Ours et le Sanglier, et les batailles que l'on fait revivre.

Le paysage seul est stable, il ne bougera pas jusqu'à nous. Les êtres peuvent changer de nom, les villes aussi. Les peuples sont incertains, les frontières floues. La mer déjà est au centre, Mi-terre. Et le grand fleuve Rhône irrigue les terres de son trafic plus que de ses eaux. Les Grecs, à demeure, commercent et s'implantent. Les Carthaginois circulent, rares mais amicaux. Les Étrusques vont et viennent comme chez eux.

À l'aube de nos annales, c'est ici en ces lieux que s'accomplit l'acte d'amour et de haine, l'accouplement et la fécondation de la terre et des hommes. Le mouton et la chèvre, la vigne et l'olivier ont ancré les peuples dans leur félicité. Hommes fortunés qui, pour la première fois sur notre sol, appréhendent cet acte étrange et souverain : l'écriture.

L'action commence bien avant l'arrivée du christianisme ; exactement 405 années avant le changement d'ère. Nous sommes en Celtique méditerranéenne, c'est l'été, le soir approche...

## PRINCE DES MOUCHES

Ce sont les mouches qui lui apprennent son retour sur la terre des vivants. Les mouches noires et bleues. Les mouches affairées, obsédantes et vibrantes. Les innombrables mouches à l'assaut de son visage pompent les humeurs qui suintent des plaies. Les appendices de leur bouche sucent les caillots, tirent les sucres des lèvres tuméfiées et des paupières closes. Elles têtent la moindre squamule pour servir leur festin.

Les insectes s'apprêtent au repas. Ceux qui demeurent dans les sols percent leurs galeries sous les membres, et les rampants guidés par l'odeur approchent. Les mouches, les premières, recouvrent la peau nue de leur essaim mouvant.

Il est allongé depuis longtemps déjà, chaque effort que tente son esprit pour reprendre possession du cadavre plonge l'homme dans le sommeil. La douleur refoule tout entendement, et son âme errée séparée du corps, « flottant un peu au-dessus », se souviendra-t-il plus tard. Avant même la force d'ouvrir les paupières, ou la volonté de tenter un geste, les mouches lui rendent la perception du mouvement et du bruit, la circulation de l'air, l'espace de lumière. Leurs palpes sur son visage, leur bourdonnement excité, la succion de leur trompe le tirent du trépas. Il les sent qui aspirent la sueur et le sang ; elles explorent les moindres interstices de peau, glissent sous les paupières, pénètrent dans les narines, forcent la commissure des lèvres et fouillent entre les cils. Chaque pouce d'épiderme est léché, gratté, raclé, et chaque pore sondé. Les vibrisses à leur racine reçoivent une semence, géniture blanche d'où les larves bientôt descendront leur tarière.

Ô mouches ! Bienheureuses mouches, vous apportez à sa conscience le repère qui fait défaut... Depuis combien de temps est-il étendu sur le sol, immobile, les yeux clos ? Les coups qui l'ont frappé ont-ils épargné sa vie ? Au sortir du coma, il n'en est pas sûr. Le choc a séparé son être en deux, et il voit ce corps pitoyable affalé sous les mouches. Ô Gracieuses ! Moucherons ! invoque-t-il, petites âmes des enfers, génies de la terre et des airs, âmettes errantes et assoiffées, démons ! Je n'entends plus rien qu'à l'intérieur le bruit de ma mort qui commence. Aidez-moi... Guidez-moi ! Épargnez-moi les affres... Et il invoque les Guideuses, les Mouches, toutes les mouches, les myriades de mouches, les grandes et les petites, les taons et les œstres, les mouches-guêpes et les mouches-araignées, les mouches à chien et les mouches des ânes, mouches à bec, mouches bécasses, mouches bourdons, mouches éphémères, mouches cornues, mouches bourreaux, mouches charpentières, mouches de l'Inde, mouches dévorantes, mouches jaunes, mouches sauteuses, mouches cantharides, mouches à faux, mouches à feu, mouches-loup, mouches de feu... De la brume chaude qui emplît sa tête, soudain une image brillante surgit : un disque d'or vibre aux contours nets comme en plein soleil, mince et plat, orné d'esses et de grènetis, aveuglant et brutal, il remue accroché au lobe d'une oreille, agité par des vociférations. La litanie des mouches s'interrompt, ne demeure que le bijou. L'homme gémit sous la vision... Un temps vide, puis l'or menaçant disparaît, et l'énumération des errantes reprend. Moucherons du serein et taons de la minuit, sa mémoire semble puiser dans cette application la force d'échapper au trouble... Mouches des galles, mouches de la gorge du cerf, mouches luisantes, mouches des intestins de chevaux... — N'en oublier aucune ! — mouches pétronelles, mouches piqueuses, mouches plantes... L'homme respire fort, il peut encore nommer les mouches !... mouches végétantes, mouches-punaises, mouches sautantes, mouches à scie, mouches-pourceaux... Il est homme encore. Il s'applique... mouches tarières, mouches des tumeurs, mouches de la bouse, mouches domestiques, mouches scorpions, mouches bleues de la viande, mouches grises de la viande, mouches vertes des cadavres, mouches rapaces, mouches mineuses, mouches des oignons, mouches de la truffe et moucherons de la pluie... Vous, toutes... Ô vous !... guidez-moi ! Tirez-moi des enfers !... Conduisez-moi où le soleil se couche, là où dorment les enfants.

Avec le souffle, la vie revient et la souffrance prend possession des nerfs ; par élancements aigus, elle dessine la forme des membres

et lui indique l'emplacement des bras et des jambes. Ce n'est plus un corps qui le prolonge mais un échafaud de douleur. Le mal efface toute autre sensation et conduit l'homme au cap de l'extrême plainte. Le grand voyage commence-t-il, ou bien la mort rejette-t-elle le misérable pour qu'il subisse les épreuves?... L'homme, lentement rassemble ses esprits... Suis-je déjà sur le charnier, dans l'antichambre de l'ossuaire, étendu sur la couche d'aromates ? se demande-t-il. Vont-elles laisser place aux vautours blancs, les noires mouches ?... Et l'horreur le foule au pied. Il avait enseigné les rites du passage et rassuré maint mourant, dans l'exercice de sa charge, leur soufflant à l'oreille, mais à l'instant où son tour arrivait, sa science ne lui versait aucun réconfort.

Il faut accepter. Ne pas retenir la fuite du temps. Accepter, renoncer et s'endormir... Serait-ce à présent le silence ? Ou les mille cris du vivant qui retentissent dans la tête ?... Sa tête est comme l'amphore où est enfermé l'essaim d'abeilles que l'on porte au brasier. Tout semble s'être réfugié dans la tête. Il n'y a plus rien que la tête, et la tête enfle, gonfle sous la poussée du mal et la montée des cris. Un torrent de sang s'y engouffre. Maintenant, il sent la peau tendue sur la tempe que parcourent les guêpes, et les lèvres aussi... Oui, il y a toujours les lèvres. Il veut les toucher... Que faut-il faire pour toucher du doigt ses propres lèvres ?... Il ne sait plus bouger. Tel l'enfant du premier jour, il attend d'autrui l'aide la plus élémentaire et le secours de l'exemple.

Puis, d'un coup, il respire. Il respire ! Il comprend qu'il respire. Lentement, il perçoit le chemin du souffle, la circulation de l'air dans sa gorge. L'air et la vie... Les mouches et l'air... L'être ne l'a pas quitté. Il peut bouger un peu, et toucher ses lèvres tuméfiées. L'effort de mouvoir le bras l'entraîne de nouveau sur le camion des trépassés, et plus rien n'existe que la chute et le noir.

Lorsqu'il croit reprendre pied sur la rive et s'agripper à la vie ferme, il flotte au-dessus d'un corps supplicié. Il le voit affalé. Il se voit, précisément il voit son corps recroquevillé, un bras levé entourant la tête, la main sur les cheveux. L'autre main, crispée sur le menton luit de sang noir. Une nuée vibre autour du cadavre à demi enfoui dans un fumier et l'explore au plus près.

« Cette dépouille serait-elle mienne ?... Quelle horreur !... » La vision le secoue. Il s'éveille de nouveau. « J'ai peine à me souvenir... Oh ! mes pères ! Pourquoi m'avez-vous conduit sur le chemin des brutes ? »

« Où suis-je ? Est-ce le silence ? Et la lumière, est-elle encore

là ?... Mes paupières sont cousues, mais je sens l'incessant va-et-vient des mouches et leurs mille baisers. Preuve de vie, ou prémices de mort ? Faire un geste pour les chasser... Où est ma main ?... Je suis la proie des mouches, mon parcours s'inverse, des ombres je retourne chez les vivants. Que m'arrive-t-il ? ... Je ne me souviens que des coups. Et de l'homme à cheval qui me couche. Et celui qui prend ma gorge. Il force de ses doigts ma bouche. Que m'ont-ils fait ? M'ont-ils séparé la tête du tronc ? Venez à mon aide... Et les autres, pourquoi ne me secourent-ils pas ? Les femmes hurlaient, les enfants hurlaient, les animaux fuyaient en tous sens... Ma femme ?... Mon fils ! Mon fils, où est mon fils ? Et toi, Amor, mon enfant ? Mes jeunes chiots, mes marcassins, je vous appelle. Où êtes-vous ?... Dougilos !... Dougilos !... J'ai besoin de toi, de ta main, de ta vie. Ma pensée s'accroche à toi. Elle y puise ses forces. Viens à moi !... Oh ! ne pas mourir encore, pas avant d'avoir parlé encore. Revoir vos visages et serrer vos mains... Ouimilla ! ma femme... »

Comme s'il pouvait suivre ses pensées vers les siens, son corps trouve un surcroît de force et esquisse un mouvement. La souffrance le fait gémir. Il entend son râle... Ses oreilles entendent le râle et soudain perçoivent le silence à l'entour. Ce bruit venu de sa gorge sert d'appui et l'éveille tout à fait. Il geint encore, longuement, plus fort, la plainte le conforte, le revivifie, elle assemble son courage. Il est en vie. Mais seul. Il espère une main sur son front. Alors ses gémissements affleurent au sanglot. Il est bien seul. Sa main aussi remue. Il vit donc. Un doigt contre le menton bouge. Il ressent le mal partout. Que lui a-t-on fait ? Pourquoi ne l'ont-ils pas tué ?

Il grelotte. La vie revenant, la fièvre l'agite. Personne ne les a entendus venir. Ils ont bondi sur le sentier à l'entrée du village sans que rien ne nous avertisse. Sont-ils repartis ? Ou forment-ils un cercle autour de son corps guettant le réveil ? Ouvrant les yeux, vait-il voir leurs talons nus prompts à fouler sa gorge ? Ou bien, ivres, vautés sur le corps des femmes, lui accordent-ils un temps de répit ?... Ô les mouches ! marbrées aux yeux myopes, vous les mouches, renseignez-le, que doit-il faire en l'état ?... Les mouches ?... Où sont-elles ?

Soudain, il constate que la nuée n'est plus autour de lui. Voilà qu'elles ont abandonné leurs soins et que l'air ne vibre plus de leur vol. Les mouches sont parties, elles se sont dispersées. La fièvre occupant ses cervelles, il ne s'en aperçoit que longtemps après. Ce

doit être le soir, elles n'abandonnent pas un cadavre pendant le jour. Il doit faire sombre. La nuit, les mouches vont dormir à l'abri des feuilles, ou errent dans les limbes. Ce doit être le temps du sommeil, le moment où le ciel laisse tomber son voile ; l'heure où viennent les chiens et les rats.

L'homme prend conscience que son corps gît sur quelque litière, allongé dans la nuit. Il essaye de se lever et recherche ses mains. S'il tente un geste, la douleur redouble. Il ne peut pas davantage bouger la tête. Du mouvement que fait son doigt contre sa joue, il suit le chemin de la chair vivante et, par lente progression, fait remuer la main à peine, puis remonte vers le bras. Le poignet joue un peu et le coude se soulève. Le cœur bat. Dans l'orbe de ses yeux clos passent les vols de mauvais augure. Il entend leurs cris de corbeaux... Il entend... Oui, il entend, c'est autre chose que le bourdon de son sang sous les tempes, ou le râle de sa gorge, il entend les oiseaux. Un cri bref ponctue l'espace du levant au couchant. Ce doit être l'engoulement hurleur qui commence la chasse... Il bouge une jambe. Son corps s'anime et répond. La souffrance tient son siège aux épaules et au cou. Enfin, il peut mouvoir une main et lever le bras. Du bout des doigts, il touche le visage, sent les croûtes de sang séché, la peau tendue par les chairs tuméfiées, les lèvres enflées entrouvertes, éclatées. La mâchoire et le cou sont l'habitat de la plus grande douleur, elle plonge ses racines dans les épaules et oppresse la gorge. Il touche son cou, sent l'humide du sang qui suinte encore, remonte la main jusqu'au front et s'apaise.

Ayant repris l'attache du corps, il cherche au-delà, derrière lui. Une paroi. Ainsi, il est à l'abri d'un mur. Petit à petit l'espace s'organise. Il se souvient alors de la fuite, les deux mains portées à sa gorge, le sang qui ruisselle, la nausée, l'horreur. Il s'est réfugié là, dans cet abri. Il a roulé dans cet antre, il s'en souvient. Dans l'affolement, entre les jambes des chevaux, il s'est glissé contre le mur, le long d'une venelle, puis contre un seuil, une porte. À genoux, il est entré en ce lieu. Sans doute s'y trouve-t-il encore ? L'odeur et le sol semblent ceux d'une étable.

À tâtons, devant lui, il touche une masse énorme, affalée, il palpe une toison, la peau d'un animal, c'est froid et immobile. Le cadavre d'un chien ? d'une chèvre ?... Non, beaucoup plus gros, plus lourd. Sa jambe gauche se trouve prise sous la carcasse. Un cheval peut-être ? Un fol espoir : nous leur avons tué un cheval ! Puis il doute. Qui aurait pu tuer la monture d'un guerrier ?... Ce doit être la vache de Pons-des-Arno qui l'écrase ainsi et le cloue au sol.

Prenant appui contre le mur, il retire sa jambe. Les os ne semblent pas brisés, mais sa tête est lourde, le cou et la mâchoire sont broyés. Il ne peut ouvrir ses paupières. Chaque geste exige un effort et le laisse palpitant.

Il lui semble soudain entendre une voix humaine, un appel... Il écoute... De nouveau le même cri se fait entendre au loin, une voix, une voix de femme. Elle appelle : « Matilla !... Matilla !... » C'est la mère qui cherche sa petite fille. Matilla ! Cette enfant, il la connaît, elle habite la maison voisine. Ainsi, le hameau se trouve là, tout près. C'est vrai ! Il lui faut du secours. Il répond à l'appel, il crie... Il crie ?... Il veut crier, mais en vain. Un gargouillis, un vague gémissement, et un flot de sang noir sortent de sa bouche dans une horrible douleur. Il essaye encore, et c'est le même rôle étouffé. « Matilla !... Matilla !... », la voix s'éloigne. S'il ne peut se faire entendre, personne ne viendra !... Il souffle, il mugit. Des deux mains crispées au cou, autour de la gorge, il maintient l'atroce douleur et s'époumone sans faire soudre autre chose qu'un vagissement inaudible, un râle étranglé. Dehors, le silence retombe.

Alors il prend conscience du malheur qui le frappe, pire que la mort, les guerriers lui ont tranché la langue. Ce qui occupe sa bouche et obstrue sa gorge, ce sont les caillots, l'étaupe filandreuse et noire du sang coagulé, mêlée de bave et de bile, ce n'est plus sa langue.

Ce qu'il croit comprendre en cet instant le raidit d'horreur. Il se dresse d'un bond et bascule dans l'angle du mur, la nuque contre l'argile. Des doigts, il force l'écartement des mâchoires et fouille dans la plaie. Sous la pression du doigt, le sang tiède jaillit de nouveau. Convaincu de sa mutilation, il tend les mains dans le vide pour se saisir de la peur, il bat l'air de ses bras, et s'affaisse inconscient sur la paille.

## II

### ENFANTS DE LIGUSE

Le hameau se révèle au dernier moment par une poignée de cabanes enfouies dans les futaies, de petits sentiers en trahissent d'autres dissimulées dans la verdure. Les chiens, après avoir veillé toute la nuit, dorment à l'ombre des murs. Il y a des poules. Les oies pâturent dans les vasières au bord de l'étang. L'immense étang, vaste comme une mer, surchauffé de soleil, étale dans la cuvette, offre sa surface aux canards. Un brouillard lumineux fait trembler les rives. En marge des chemins, la région se montre calme et sûre ; au gros de l'été, elle semble dépeuplée.

Cette terre est celle des Arno-du-Marais. Du plus lointain passé jusqu'où la mémoire remonte, cette famille a vécu ici, disséminant ses foyers sur les rives du Caronte, des bords de l'étang jusqu'à la mer. Englobés dans la grande communauté des Avatiques — les Avatiques détenteurs du pouvoir —, ces habitants du marais ne connaissent d'autre moyen de subsistance que la pêche, la collecte des coquillages et le braconnage dans les roseaux.

Les eaux poissonneuses protègent des disettes tous ceux qui habitent sur leurs rives. L'étang, dont on ne peut faire le tour en moins d'une journée de marche, même à la belle saison, attire dans ses frayères les bancs de poissons selon un va-et-vient réglé par la marche du soleil, les phases de la lune et l'humeur des vents. Les huîtres, les moules, les clovisses et les palourdes, les praires et les pétoncles, abondent dans les herbiers ; les daurades, les rougets, les lous et les anguilles, les muges et les soles, les crabes, les crevettes et les calmars, se laissent prendre à profusion.

Confinés dans leurs roselières, les Arno ne font l'objet d'aucune

hostilité. Et leurs femmes jouissent d'une certaine considération auprès du clan des chefs puisque, selon leur tradition, elles portent la mémoire des origines.

Le hameau s'adosse à la colline. Autour, il y a une étendue de marais salants où les Avatiques possèdent leur place forte, la citadelle du sel. La présence des eaux renforce la sauvagerie de l'endroit. Et au nord, les terres basses qui le relient à la vaste plaine des cailloux sont occupées par cet enchevêtrement de mares, d'étangs et de marécages sur lesquels nul ne s'aventure s'il n'est du pays. Lorsqu'en hiver, trompé par le brouillard ou la nuit, un voyageur s'égaré et arrive sur la colline, il ne lui reste d'autre choix, pour échapper aux bras d'eaux qui l'encerclent, que d'acheter les services d'un passeur. Ainsi les Arno, tout en étant dédaignés à cause de leur statut de mange-poisson, sont-ils ménagés et respectés dans leur maîtrise des eaux concédée par l'ordre naturel.

Pons-des-Arno habite sur la placette à côté de l'arbre. Son rang est en proportion de l'ombre dispensée par les ramures : une belle ombre fraîche est l'indice d'une bonne famille. Sa porte s'ouvre au soleil. Une première pièce aux murs de pisé accueille le visiteur. Elle donne directement sur une cour. De là, on pénètre dans trois autres cases de plain-pied. Il n'y a pas d'étage. Construite en terre de pleine épaisseur et chapeauté d'un matelas de canisses enduites d'argile, la maison baignée d'ombre garde sa fraîcheur, même à cette saison des plus fortes chaleurs.

Les hommes étant absents depuis l'équinoxe de printemps, la communauté se trouve comme chaque année placée sous l'autorité de la mère. Liguse est du bon lignage, chez eux la noblesse vient du ventre. La mère a donné le jour à de nombreux garçons : Arno-de-Liguse l'aîné, puis Arno-du-Marais ; viennent ensuite trois filles, elles-mêmes suivies d'Amor-Arno, né il y a quatorze années. Le dernier-né, Arnodi, va sur ses quatre ans. Les trois sœurs, mariées, ne demeurent plus au hameau.

Ainsi, à cette heure de plein soleil au milieu de l'été, la tranquillité de l'endroit n'offre rien que de très coutumier. L'enfant Arnodi repose auprès de la mère. L'oncle Pons, quant à lui, fait la sieste à l'ombre de l'arbre en compagnie d'autres vieillards. Rien ne bouge à l'intérieur. Écrasés de chaleur, les êtres se confondent avec les ombres. On n'entend que le bruit des cigales accrochées aux écorces des pins. Le bleu du ciel brûlé jusqu'à la trame laisse descendre des buées où tremblent les lointains.

Un visiteur se trouve aussi dans la maison. Il est arrivé avant

l'heure de la grande chaleur et repose tout en devisant avec Liguse. Homme dans la force de l'âge, portant la robe de lin et les attributs de ceux qui ont reçu la charge d'un culte, le visiteur n'est point de la famille, mais de la cité des Matugénos située à une demi-journée de marche, de l'autre côté du chenal, vers les bords de la mer. Le voyageur a franchi les collines, et surtout traversé les ponts du village de l'île Brescon pour se rendre ici, ce qui suscite la curiosité de son hôtesse :

— Anbicos, le salut sur toi, t'es-tu arrêté dans leur île ?... Il m'est d'avis que l'on ne peut vivre sur ce tas de boue ! sans arbres, et avec l'eau qui court sous la litière et le berceau !... Comment sont-ils là-dedans ?... Ils me font peur ces gens !... Et ton cousin, Ourritacos-des-Avatiques, se porte-t-il bien ? Est-il vrai que ses poissons s'échangent contre des médailles d'argent sur le marché ?...

Anbicos répond comme il peut sur les conditions de vie à l'intérieur des fortifications du Brescon.

— Et Ouimilla, ton épouse vaillante, comment se porte-t-elle ?... Tu transmettras à Ouimilla les salutations de ses petits-cousins.

— Ouimilla m'a chargé de ses bénédictions pour toi.

— Et de ton fils Dougilos, as-tu de bonnes nouvelles ? Que les Nôtres le protègent dans son voyage ! Tu feras dire à Dougilos que nous pensons à lui.

— Dougilos se trouve sur l'autre terre où il sert dans l'armée de Magon. Merci pour tes bonnes pensées. Et tes fils courageux, ont-ils un bon toit ?...

Anbicos avait adopté un fils de Liguse, Amor-Arno, pour en faire son élève. L'enfant avait montré les marques d'une attention particulière des ancêtres à son égard, on l'avait donc rapproché d'un sanctuaire. Six ans que l'enfant n'était plus sous le toit de Liguse. Il appartenait à ce corps d'écoliers que l'on appelait familièrement les oursons.

Ce que le visiteur apprend à la mère la stupéfié : son fils reçoit l'enseignement de la langue et de l'écriture des étrangers à Massalia. Il se trouve dans l'école d'un certain Théodorox, riche négociant avec qui Anbicos traite des affaires. La femme ne possède aucune connaissance sur ces mondes lointains. La déférence vis-à-vis du protecteur de son enfant l'empêche de montrer son inquiétude. Elle approuve en hochant la tête. Qu'il en soit ainsi. N'ayant pas vu son fils depuis trois années, cette nouvelle indique qu'elle ne le verra pas avant longtemps. Elle accepte. Anbicos

répète les paroles d'affection que l'enfant lui a confiées pour elle.

Accroupie sur sa natte, elle pétrit l'argile. Dans la pénombre, ses mains enduites de glaise brillent comme du métal neuf. Les cliquetis de ses bracelets composent une musique rythmée par les claques sèches et les succions de la terre malaxée. À son côté, Arnodi dort sur une couverture. Les mouches tourbillonnent dans la lumière tamisée. De temps en temps une vache beugle au loin. C'est avec le troupeau de chèvres et les volailles la richesse du hameau. Cette vache représente le butin capitalisé par les fils durant leur exil périodique. Elle atteste par sa seule présence sur le flanc des collines, et ses meuglements dans le silence de midi, la bonne nature des garçons de Liguse et leur habileté dans leurs entreprises. Du jour où cette vache est entrée au hameau, Pons-des-Arno lui a consacré tout son temps et ses soins. Il ne s'en éloigne que pour faire la sieste. Un long somme que l'animal ponctue d'appels languissants, ce qui lui vaut d'être remisé un peu à l'écart dans une étable de torchis.

Les cavaliers surgissent comme des démons à l'heure de midi, de jeunes guerriers inconnus, des hommes à la peau blanche, des tueurs. Les vieux qui somnolent sous l'orme n'ont pas le temps d'alerter les femmes, et les enfants sont saisis dans leur sommeil. Avec la soudaineté et le fracas d'un bloc qui se détache de la falaise et dégringole jusqu'en bas, les cavaliers déboulent comme des fous. Ils sont neuf, nus sur leurs chevaux.

Ils arrivent du nord à travers les arbres, en suivant le chemin du sanctuaire. Jeunes et le corps peint, ils brandissent des armes de fer. Les cheveux rouges flottant sur les épaules, et le torse orné d'or et de bronze, leur chevauchée explose en coup de tonnerre. Leurs cris effrayants et leurs rires, amplifiés par le soudain silence des cigales, brisent le calme de midi. Ils ne sont que neuf, mais dans l'exiguïté de la place, il semble qu'une multitude déferle. C'est la curée. Ils lancent leurs montures sur tout ce qui bouge, frappent les jarres à provisions et crèvent les grandes outres, pourchassent les vieillards et du plat de l'épée les frappent pour les jeter au sol. À chaque chute, ils crient leur victoire.

La part terrible du jeu commande l'attaque des jeunes cavaliers. Avec de grands moulinets, ils fauchent les branches de l'orme et lui adressent des injures. Ils ne viennent pas pour tuer mais pour détruire, pour effrayer, pour meurtrir, pour baptiser leurs armes et voir couler le sang au pays des sous-hommes.

Liguse pousse un cri et se précipite sur le seuil. Anbicos la suit. Ils comprennent tout de suite la nature du fléau qui s'abat sur le hameau. L'allure des hommes et leurs peintures de peau, la petite stature des chevaux aux poils longs, la facture des armes, dénoncent une bande venue d'une tribu en marche vers le sud. Sans doute rôdent-ils en quête d'un chef prestigieux pour louer leurs services. Ces garçons ne connaissent d'autre occupation que la guerre. Ils attendent d'être en âge de recevoir le cheval et l'épée pour conquérir du butin sur la terre des paysans. L'adoubement avait dû se conclure par une nuit de ripaille. Il s'achevait dans cette incursion où les nouveaux frères d'armes inauguraient leur équipement neuf.

Fort de l'honorabilité due à son rang, Anbicos court au centre de la place et interpelle les brigands. Il lance les imprécations. Il exige le répit des armes. Invoquant le respect de la femme et du vieillard, il menace de ses malédictions les cavaliers, et leur ordonne de repartir sur-le-champ. Sa bouche n'a pas le temps d'achever. Un soldat blond au visage d'enfant qui porte un collier d'or le frappe du plat de l'épée et le foule aux pieds de son cheval. Alors, roulé au sol et couvert de poussière, Anbicos voit au-dessus de lui le cavalier se mettre debout sur sa monture et, le visage levé vers le ciel, lancer un chant comme font les loups ; ses oreilles percées portent deux disques d'or qui remuent dans l'agitation de son cri.

À cet instant, le petit Arnodi sort de la maison et court vers sa mère qui tente de porter secours à Anbicos. Un guerrier force son cheval contre l'enfant, l'agrippe au passage et le soulève par l'épaule comme un cabri. Le soldat brandit l'enfant et part d'un grand rire auquel la mère répond par un cri d'épouvante. Oubliant tumulte et désordre, Liguse ne voit plus que l'enfant et son voleur. Le martèlement des sabots, les galopades, les heurts des chevaux, les nuages de poussière, les plaintes, les pleurs, les hennissements, la chute des objets et l'aboi des chiens, transforment l'étroite place en un chaos.

Anbicos comprend que ces hommes viennent ici pour un jeu malfaisant. Qu'ils saccagent, blessent et pillent, convaincus de leur supériorité et de leur droit face à ces gens considérés au même rang que la bête. Il connaît leurs usages et leurs croyances, il sait que, hors les circonstances bien codifiées de la guerre déclarée avec l'assentiment des dieux, et du combat entre guerriers, prendre la vie d'un homme serait pour eux un acte dangereux par la faculté pernicieuse que détient l'âme de la victime de posséder l'auteur du meurtre. Mais infliger de graves blessures ou enlever un enfant

relève bien de leurs coutumes. Et la femme s'expose à la mort face à leur folie.

Liguse voit son enfant brandi et hurle en levant les bras. Elle défait ses cheveux, dénude sa poitrine et court vers le cavalier. Anbicos maculé de poussière se redresse et s'adosse au tronc de l'arbre. Le sang goutte le long de son visage et souille sa dalmatique.

Alors, tandis que les hommes de pied saccagent les maisons, jetant sur les seuils le mobilier, les vases, les couvertures, que les chevaux piaffent en tournant autour de l'arène, un brasero se renverse et met le feu aux cabanes. La fumée se mêle à la poussière. Au milieu du nuage, environné d'un nimbe, couvert de sueur, le jeune cavalier aux anneaux d'or hausse à bout de bras l'enfant de Liguse, il le ballote face à la mère et fait danser sa monture. Le cheval dressé aux joutes agite son encolure et ses crins. Il semble partager la jubilation de son maître en frappant de ses sabots les objets épars.

Anbicos, après un moment d'hébétude, se ressaisit. Porté par la colère, il se jette sur le cavalier et empoigne l'enfant ainsi que le bras qui l'emporte. Il crie les malélices au visage du chef. Invoquant les puissances tutélaires, il le maudit. Jusqu'à cet instant, sourds aux aboiements de ces êtres méprisés, les guerriers n'ont rien entendu. Mais soudain ils comprennent ce que dit la voix qui s'oppose à eux. Le cavalier reçoit les paroles et entend la malédiction qui le vise. Il entend l'anathème. Dans son délire, il réalise qu'Anbicos possède les pouvoirs du verbe et le voue au malheur. Alors, cessant de rire, il hurle les paroles de conjuration et accourt ses compagnons en leur désignant l'imprécateur. Deux guerriers jettent le prêtre au sol. Un des hommes met son pied nu sur sa gorge et lui écrase le cou pour le contraindre au silence. Le chef saute de sa monture, tire un couteau pendu le long de sa cuisse et s'accroupit sur le corps d'Anbicos. Étouffé par le talon qui lui broie la gorge, celui-ci voit penché au-dessus de sa tête le visage du reître. Le maudit vocifère, crache des injures les lèvres retroussées de dégoût. Les excréations l'ont frappé au vif. Il les a entendues, ces paroles, et rien désormais ne peut les extraire de son oreille ni de son cœur. Avec ces paroles, un poison atteint son âme. Lui, qui offre sa chair sans vêtue aux traits de l'adversaire et peut affronter la mort dans la joie du combat, tremble de terreur à l'idée que son âme puisse être profanée.

L'homme saisit à pleines mains le visage d'Anbicos, solidement tenu à terre sous le pied, il lui serre les joues entre le pouce et l'index. Avec la lame du couteau, il fait levier entre les dents et force

les mâchoires. Alors, enfonçant l'acier dans la bouche, il lui inflige la mutité.

La suite se déroule très vite. Le guerrier reprend sa monture. Du sang coule de son oreille gauche fendue et goutte sur son cou en ruisselant le long du collier. Il ne s'en rend pas compte. Dégrisé, il cherche encore à se venger de la malédiction reçue et frappe de l'épée contre le tronc de l'arbre, le marque de larges et ineffaçables entailles. Avisant Liguse cramponnée au valet d'armes qui tient l'enfant, il lui porte un coup. La femme s'effondre.

En un instant la place et les ruelles se vident. Aussi soudainement qu'ils surgirent, les cavaliers repartent, remorquant les quelques hommes de leur suite chargés d'un misérable butin. Ceux qui se sont cachés ne bougent pas. Les chiens dans les buissons continuent d'aboyer, tandis que les cigales, de l'une à l'autre, d'arbre en arbre, recommencent à grincer des élytres.

Anbicos, halluciné par la douleur, perd le contrôle de ses mouvements. Il se traîne contre un mur, vomit du sang, puis il rampe dans l'androne cherchant un refuge à tâtons. Trouvant la porte de l'étable où agonise la vache, il s'y glisse avant de sombrer complètement.

Le silence revient. Les flammes continuent de crépiter à l'intérieur des cabanes. Puis l'incendie s'éteint de lui-même. Au centre de la place, une forme inerte reste étendue, le visage contre la terre, c'est le corps de Liguse autour duquel tourbillonnent les mouches.